



**HAL**  
open science

# Une pédagogie de la buanderie : le jeu avec les registres référentiels de l'eau

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Une pédagogie de la buanderie : le jeu avec les registres référentiels de l'eau. Le Pèlerinage de l'âme de Guillaume de Digulleville (1355-1358). Regards croisés, M. Bassano, E. Dehoux, C. Vincent, Mar 2012, Paris, France. hal-04162081

**HAL Id: hal-04162081**

**<https://hal.science/hal-04162081>**

Submitted on 20 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Une pédagogie de la buanderie : le jeu avec les registres référentiels de l'eau »,

Nanterre, 29-30 mars 2012

(à paraître dans M. Bassano, E. Dehoux & C. Vincent (eds)., *Le Pèlerinage de l'âme de Guillaume de Digulleville (1355-1358). Regards croisés*,

*Le messager de l'Alliance que vous désirez, le voici qui vient, dit le Seigneur de l'univers. (...) Il est pareil au feu du fondeur, pareil à la lessive des blanchisseurs. Il s'installera pour fondre et purifier. Malachie, 3, 1-3.*

Le *Pèlerinage de l'âme* de Guillaume de Digulleville (1330-1350) en forme de songe aux allures allégoriques et édifiantes<sup>1</sup>, se distingue par son constant recours aux réalités du quotidien le plus familier et humble pour illustrer des enjeux transcendants et eschatologiques : le réel s'imbrique constamment dans le symbolique. L'imaginaire domestique fournit à l'auteur un référent à la fois sûr et pédagogiquement efficace justement parce qu'il est concret, mais aussi grâce au décalage qu'il instaure avec la tonalité parfois lourde de la didactique ; on peut dire que c'est cette dimension qui introduit le *delectare*, sans laquelle pas de *prodesse*, même dans ce genre de traité, surtout peut-être dans ce genre de traité !

En recourant aux réalités du quotidien, l'auteur plante un décor pour le moins original autour de son édifice argumentatif, provoque comme un réveil brutal, à l'image de celui qui *vient au hurter La teste forment au pilier* (v. 5351-5352). On y rencontre des ânes gravés sur les pierres tombales, et des considérations sur l'utilité du miroir (v. 6989 sq.) et des courtines (v. 2238) ou encore sur ce qu'il faut savoir sur le *maconnement* (v. 7206) ; des instruments comme la tarière servent à beaucoup de choses, à faire des trous naturellement, dans le bois comme dans la voûte céleste (v. 3167) ! La grâce elle-même est charriée par un ange à l'aide de paniers et de boîtes, comme s'il s'agissait de potions quelconques à transvaser. Le pèlerin est, avant tout autre élément, identifié de manière récurrente à travers son bourdon et sa sacoche (v. 1412, 1805, 1818, 1974, 2266, 2405, 2572, 2720, 2888, 3042...) ; le ciel lui-même se présente comme une sorte de ville aux multiples et magnifiques maisons (v. 9050 sq.). On le voit, les possibilités d'approche sont multiples et attrayantes, mais nous allons nous pencher plus particulièrement sur les réseaux tissés autour de l'eau,

---

<sup>1</sup> Voir présentation de PH. MAUPEU, *Pèlerins de vie humaine. Autobiographie et allégorie narrative, de Guillaume de Deguilleville à Octovien de Saint-Gelais*, Paris, Champion, 2009, p. 58 et sq.

depuis la *roue du moulin* (v. 1895) jusqu'aux *grandes lessives* (v. 371) qui parmi les références domestiques, tiennent une place de choix dans le texte.

Nous aurons à la fois à nous occuper de questions de *phisique* et de *méta-phisique*, car si l'eau en soi est une denrée fort intéressante à analyser, elle est constamment susceptible de déborder des bacs de la buanderie vers d'autres domaines grâce à sa transparence notamment. L'âme se « lave » bien avec de l'eau : tout est là.

## 1. ETAT DES LIEUX

### *Éléments de « phisique »*

Isidore de Séville († 636) associe dans le Livre quatre de ses *Etymologies* l'élément « eau » au phlegme (tandis que le sang est comparable à l'air, la bile jaune au feu, et la bile noire à la terre) ; elle est froide et humide d'après le quaternaire des éléments en vogue depuis. C'est donc l'élément à l'exact opposé du feu qui est sec et chaud, alors qu'elle ne s'oppose que partiellement aux deux autres éléments avec lesquels elle partage au moins *une* caractéristique. Cependant, dans certains processus de purification, l'eau et le feu peuvent remplir la même fonction ; c'est là non un des moindres paradoxes que l'on rencontre souvent au demeurant : les antonymes sont volontiers des synonymes inversés, on ne va pas tarder à le constater.

Ceci étant posé, deux pôles sont à confronter dans notre problématique : le corps humain et plus généralement la matière qui est à purifier, et l'eau qui sert à la fois comme agent purificateur et prophylactique. Le corps humain, enveloppe et « temple » de l'âme, intéresse les *phisiciens* du Moyen Âge qui l'étudient, le décrivent et qui cherchent à définir le « régime du corps » le plus adéquat pour le maintenir en bonne santé mais aussi pour le guérir en cas de maladie. Un corps doit être lavé constamment, dit Guillaume (v. 3865-3868), cela fait partie des soins élémentaires. Vincent de Beauvais demande en substance pour aussitôt y apporter réponse :

« Pourquoi prendre un bain ? Les humains – on lit dans le texte médiéval et non pas dans une publicité contemporaine – sont renouvelés par cette expérience, le corps est rafraîchi et rajeuni, la peau est lisse et subtile et un sommeil douillet s'annonce. On recommande les bains pour soigner les maladies de la peau, surtout les eczéma, mais aussi pour fortifier le corps. Il faut cependant se méfier des abus, quand on est malade, parce que le corps affaibli est alors exposé aux crises cardiaques, aux nausées, à la fièvre et aux abcès<sup>2</sup>. »

---

<sup>2</sup> S. SCHULER, « Les rives médiévales du savoir aquatique dans les compilations d'histoire naturelle et l'encyclopédie universelle du bas Moyen Âge », D. JAMES-RAOUL, C. THOMASSET (dir.), *Dans l'eau, sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2002, p. 43. D'après Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, 5, 51.

En effet, en matière de soins du corps, il convient d'être toujours très prudent : toujours on risque de *tomber* au sens physique mais aussi moral. Toujours le diable guette-t-il et organise son attaque par le truchement de la « chair » molle : Digulleville met aussi en exergue certains dangers du bain ; la frontière entre hygiène corporelle et penchant coupable pour les délices de la chair est infiniment fragile. En l'occurrence, ceux qui aimaient à se prélasser dans les étuves<sup>3</sup>, lieux de perdition tout autant que de santé, se voient infligé comme punition un séjour de mille ans dans la glace, de l'eau gelée donc.

Se j'ai ame baigneries,  
Estuves et drueries,  
Ce fu pour le corps [ä]aisier  
Qui ore n'est quë fumier (v. 3865-3868).

« Baigneries » peut rimer avec « drueries » : la fonction purificatrice du bain est donc pervertie ici. Certains savants comme Raban Maur ont depuis longtemps souligné la possible ambivalence de l'eau, à la fois dispensatrice de grâce divine et instrument de tentation<sup>4</sup>.

Il faut sans cesse recommencer les ablutions car le corps est matière, et la matière est constamment menacée de salissure et de corruption, les exemples sont innombrables<sup>5</sup>. Cette corruptibilité naturelle du corps est incarnée dans notre texte de manière pittoresque par les différentes *vetulae* qui y apparaissent dans le sillage de celles d'Ovide et de Jean de Meung<sup>6</sup> et dont la monstruosité physique traduit une véritable « tératologie morale ». Enfin, Digulleville aborde la nécessaire « purge » par un autre biais physique encore, en inversant si on peut dire les données : la sueur en sortant du corps – elle est donc elle-même humeur corporelle – se charge du moins en partie de ses impuretés – c'est pourquoi elle ne sent pas bon – et l'en débarrasse :

Je pense que contenue  
TE TENUIT CONTINUE,  
Que sueur n'as pas ëue  
FLENDO CULPAS VITE TUE.  
Fort sueur te faut qui pue,

---

<sup>3</sup> Voir J. ROSSIAUD, *La prostitution médiévale*, Paris, Flammarion, 1988, p. 204-214. De nombreux textes évoquent ces lieux ambigus que sont les étuves. Voir par ex. Rutebeuf, « Le dit de frère Denise le cordelier », v. 104 et sq., *Œuvres complètes*, éd. M. ZINK, Paris, le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2005, p. 426. *Cent nouvelles nouvelles*, éd. F. P. SWEETSER, Genève, Droz, 1996, première nouvelle, p. 24-25.

<sup>4</sup> Raban Maur, *De universo*, PL 111, chap. 11, 11, col. 322A-C.

<sup>5</sup> Voir p. ex. « Li ver de la char », Badoin de Condé, *Exemples de le mort, Dits et contes*, Bruxelles, 1866-1867.

<sup>6</sup> *Le Roman de la Rose*, éd. A. STRUBEL, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1992, v. 399 et sq.

SI PURGARI VIS CONGRUE.  
Bien se gist qui ainsi sue  
MEMOR MISERIE SUE (v. 1609-1616).

La sueur purifie et guérit tout à la fois. Souvenons-nous, il n'y a pas si longtemps encore, qu'on couchait sous une montagne d'édredons le malade, en particulier fiévreux, pensant qu'une bonne sueur arrangerait tout ; ce précepte de la médecine médiévale a donc vécu longtemps.

Suer, c'est avoir chaud : on rejoint ici par le biais de l'idée de la chaleur en toute logique un autre élément, le feu, qui lui aussi entre dans les processus de purification. Lorsque notre voyageur arrive au Purgatoire, il est accueilli par une épouvantable puanteur qu'exhalent ceux qui y séjournent et qui signale donc leur impureté et leur besoin urgent d'être purifiés :

Nul devers moi venir ne doit  
Qui du tout bien purgie ne soit.  
Un purgatoire ai establi  
Ou chascun iert purge ainsi  
Exceptes ceux ui purgie sont (v. 2447-2451).

Décomposition du corps et péchés non payés engendrent un seul et même effet (v. 4059 sq.). Mais le *phisicien* à juste titre continue de s'interroger avec la méticulosité qui doit le caractériser : comment expliquer que des éléments purs en soi peuvent engendrer la puanteur ? Une image simple et domestique fournit une manière de réponse, celle de la chandelle uniquement composée de cire et d'une mèche en coton ou en chanvre dont ne se dégage aucune mauvaise odeur :

Pense bien et si t'avise  
Que en cire ne en limegnon,  
Soit de chanvrë ou de coton,  
Onques n'est pueur trouvee,  
Se n'a este alumee  
La chandele de ce faite (v. 4214-4219).

Et cependant, une fois la flamme soufflée, la fumée s'élève dans une grande puanteur :

Si te demant dont vient ou ist  
La pueur, quant ne pues dire  
Que ou fil soit ne en la cire (v. 4228-4230) ?

Aristote et l'ange s'associent pour expliquer ce phénomène hautement signifiant grâce à l'eau justement, en utilisant toujours ce même mécanisme de l'antonyme analogiquement synonyme. L'action du feu sur la cire et la mèche peut se comparer à celle des larmes,

irrésistiblement, à partir d'une expérience de physique nous nous retrouvons dans l'univers, de l'âme et de la contrition qui s'exprime à travers cet élément naturel et « physique ».

Voilà ce qui est dit à propos des questions de *phisique* intéressant le corps et ses relations à l'eau. Mais que dit le *phisicien* à propos de l'eau elle-même en dehors de son seul rapport au corps et qu'il serait peut-être utile de rappeler ? L'eau a des vertus qui la font participer à la fois de l'univers de la matière et de l'impalpable. L'eau est comparable au cristal, à la lumière, la clarté, incarnée elle par l'or (p. ex. v. 9573 sq.) et ses « avatars » : le soleil, les étoiles, les gemmes : *le ciel hautain Qui est d'or* (v. 9631-9632). Cependant, l'eau n'est pas proprement lumineuse, elle est « verrine et tenve<sup>7</sup> », ce qui veut dire qu'elle peut laisser passer la lumière, qu'elle ne lui fait pas obstacle comme le ferait un élément plus solide, la terre par exemple. Dans notre texte, l'eau renvoie d'abord à une réalité « naturelle », l'eau de pluie qui forme les fleuves et qui peut acquérir ainsi une dimension géographique très emblématique dans notre paysage : vers la fin du périple, l'ange mène notre pèlerin de plus en plus haut dans le firmament, là où l'on entend la musique des sphères et où les étoiles dansent dans une harmonie des mouvements infinie.

Mon ange plus haut me mena  
Et sus le ciel haut me monstra  
Une eaue qui l'environnoit  
Tout entour et forment couroit.  
Si clere estoit et si pure  
Qu'esbahie fust Nature  
Se nulle tel eaue vëist,  
Car onques tel elle ne fist (v. 8937-8944).

Cette eau pure est présentée comme sur-naturelle, entoure et contourne donc le paysage. Tel un écran ou un miroir, dans cette boule d'eau se reflète *quanqu'avant* le pèlerin avait vu, la terre et l'enfer tout entiers. En même temps, elle forme une frontière toute matérielle qu'il convient de traverser pour accéder au paradis dans sa clarté éblouissante.

Quant passer l'eaue le vëis  
Pour entrer dedens la maison  
Ou Grace Dieu li fist maint don (v. 129-132).

Il faut passer l'eau pour entrer dans la maison du Père, au sens propre, en termes de voyage donc, mais aussi bien évidemment par le truchement du baptême purificateur.

---

<sup>7</sup> D. JAMES-RAOUL, C. THOMASSET (dir.), *op. cit.* (notre note 2), introduction, p. 5.

Notre monde tout comme l'Autre Monde est un paysage matériel dans lequel l'eau tient une grande place. Le commencement du monde se situe au point précis où l'Esprit est descendu sur les eaux :

Le saint Esperit est venu  
Sus les eaues et descendu.  
Des que le monde commença  
Aussi sus les eaues vola (v. 10363-10366).

L'épisode du déluge réitère pour ainsi dire le chaos originel, mais purifie et renouvelle aussi la création qui connaît ainsi un nouveau départ, une nouvelle jeunesse. C'est pourquoi dans de nombreux textes, c'est un repère temporel par rapport auquel on situe les événements du monde dans la logique du *post quem*. Ainsi, l'horrible *vetula* accusatrice, Synderesis, s'exclame :

Onques voir puis le deluge  
Ne vi pellerin qui feïst  
Autant de grans maus ... (v. 1366-1368).

Ce qui nous conduit directement à d'autres enjeux.

### ***Enjeux théologiques***

L'eau, par sa nature et ses fonctions physiques mêmes est propre à être investie de sens symboliques et allégoriques. Raban Maur, abbé de Fulda et évêque de Mayence (780-856) indique dans le *De rerum naturis (De Universo)* que c'est par la voie de l'eau que l'Esprit Saint irrigue l'univers et pénètre dans le monde et les choses : *Per aquam quippe sancti Spiritus infusio designatur*<sup>8</sup> ; chez cet auteur, la petite goutte de pluie va jusqu'à signifier la doctrine spirituelle elle-même<sup>9</sup>. Guillaume lui aussi joue sans cesse sur ces deux registres du concret et du figuré : ses « grandes lessives » ont d'abord et avant tout une dimension théologique. La vie du chrétien commence par le rite sacramentel du baptême (mot qui renvoie littéralement à l'acte d'immersion) qui efface le péché originel<sup>10</sup> :

Le lavement contre tache  
Originel qui moult tache  
De taches de mortel peche (v. 615-617).

---

<sup>8</sup> Raban Maur, *De universo*, PL 111, chap. 11, col. 310 B.

<sup>9</sup> *Ibid.*, chap. 14, col. 325 C-D, 326 B.

<sup>10</sup> Textes fondateurs : Matt. 3, 16 ; Marc 1, 9-11 ; Luc 3, 21-22 ; Saint Paul à Tite, 3, 1-7.

Or, l'homme baptisé ne manquera pas de rendre impure son âme à nouveau plus ou moins rapidement, tout comme son corps doit constamment être relavé. Il faudra donc renouveler les effets bénéfiques du baptême, et ce sera le rôle de la confession dont le caractère obligatoire et annuel est établi au IV<sup>e</sup> Concile de Latran, en 1215<sup>11</sup>. Déjà bien avant cette date, l'existence de pénitentiels atteste ce souci d'encadrer la confession : qu'est-ce un péché ? Quelle réparation demander au pénitent afin qu'à travers la *satisfaction* il puisse racheter sa faute et se retrouver pur ? Et surtout, comment déceler la sincérité de la confession et du repentir ? Ce point semble avoir particulièrement passionné les théologiens qui posent que le véritable repentir se manifeste à travers l'effusion de larmes : encore de l'eau<sup>12</sup> ! Il existe donc un lien direct entre l'eau baptismale et la vertu purificatrice des larmes. Guigues II Le Chartreux, dans un texte de la fin du XII<sup>e</sup> siècle compare les larmes de contrition à une « rosée intérieure » (*roris interioris*) qui vient d'en haut, à l'« ablution de l'homme extérieur » (*ablutionis exterioris hominis*) qui est « l'indice de la purification intérieure » :

Au baptême des petits enfants, la purification de l'homme intérieur est figurée et signifiée par l'ablution extérieure. Ici, au contraire, l'ablution intérieure procède de la purification extérieure (*ex interiori ablutione exterior procedat purgatio*). Ô heureuses larmes, par lesquelles sont lavées les taches intérieures, sont éteints les incendies allumés par nos péchés<sup>13</sup> !

Un conte du XIII<sup>e</sup> siècle met en scène les enjeux en présence : *Le Chevalier au Barisel* relate l'histoire d'un chevalier impénitent menant une vie de péché et auquel un saint homme lance un défi : remplir un petit tonneau ou *barisel* d'eau. Piqué au vif, notre homme s'en empare, court à la première rivière mais doit constater qu'il est incapable de le remplir. Il se rend à un autre cours d'eau, et de fil en aiguille, d'échec en échec se met à sillonner le monde en quête de la bonne eau qui voudra bien rentrer dans ce *barisel*. Il maigrit, et mène du moins extérieurement une vie en tout point comparable à la plus austère des pénitences, mais en fait il n'en est rien, notre homme est habité par la fureur et la rage. Mais un jour, il arrive chez un saint ermite auquel il raconte, à bout de force, au comble du dépit, sa mésaventure. En entendant le récit d'un tel endurcissement, l'ermite pleure. Et de voir pleurer ce saint homme d'un malheur qui n'est en rien le sien émeut enfin notre pécheur ; quelque chose en lui cède,

---

<sup>11</sup> Cf. une référence à ce Concile v. 1889.

<sup>12</sup> On renvoie au grand ouvrage qui a édifié les fondements de notre intelligence sur le sujet : J.-Ch. PAYEN, *Le motif du repentir dans la littérature médiévale (des origines à 1230)*, Genève, Droz, 1967.

<sup>13</sup> *Lettre sur la vie contemplative, L'Échelle des moines, Douze méditations*, éd. E. COLLEDGE et J. WALSH, Paris, Le Cerf, « Sources Chrétiennes », 1970, n° 163.



une conscience se fait, et il verse une larme, ardente, bouillonnante. Et cette larme suffit à remplir le *barisel*, mieux, à le faire déborder :

Or nous raconte l'écriture  
Que li bareus fu si emplis  
De cele larme et raemplis  
Que li combles de toutes pars  
En est expandus et espars.  
Cele larme fu si ardans  
De repentace et si boillans  
Que li boullons en vint deseure<sup>14</sup>.

Un jeu de mot très ancien sur « macula », la tache, va dans le même sens : tout comme la lessive enlève les taches sur les vêtements, l'eau sacramentelle efface les taches morales dans l'âme, tache morale qui est volontiers assimilée à la lèpre, la maladie de l'impureté par excellence<sup>15</sup>. De célèbres épisodes bibliques fondent ces images, en particulier celui du lavement des pieds, le jeudi saint. L'eau possède donc des vertus proprement surnaturelles qui la rendent susceptible de subir diverses transformations, du concret au sacramentel, puis au miraculeux : l'eau sourdant de la fontaine de vie devient eau bénite, et à partir de là, tout devient possible, elle peut même se transformer en vin comme aux noces de Cana (Jean, 2, 1-11):

Or chanton, dient il, chanton !  
De la fontaine de vie  
Ist toute eaue benëie,  
Et pour sa grant benëicon  
Et fu fait mutacion  
Et convertissenment en vin (v. 10354-10259).

Il est par ailleurs chez Guillaume des incarnations de l'eau qui deviennent des allégories – parfois inattendues ! – de la pureté. Parvenu au Paradis, l'ange présente au pèlerin les figures incarnant les douze signes du Zodiaque. Voici le Verseau :

Aquaire est li un appelle  
Ou il entra et fu lave,  
Ce fu en l'eaue de Jordain  
Par saint Jëhan et de sa main.  
Cel Aquaire saintefia,  
Benëi et purifia,

---

<sup>14</sup> *Le Chevalier au Barisel, Conte pieux du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. F. LECOY, Paris, Champion, 1984, v. 890-897.

<sup>15</sup> J.-J. VINCENSINI, « 'Ils ne sont pas blanchisseurs.' Pensée du désordre et écriture du corps dans la culture médiévale », S. ALBERT (dir.), *Laver, monder, blanchir*, Paris, PUPS, 2007, p. 12-13.

Pour autre chose n'y aloit,  
Car de l'eau mestier n'avoit (10341-10348).

Disons aussi un mot de l'élément antonymique de l'eau, le feu, mais qui peut être sollicité pour ses vertus purificatrices identiques, et plus radicales, mais qui « lave » aussi.

Fi de li, c'est grant ordure !  
En nostre feu doit estre mis  
Et selon ses meffais punis (v. 624-626).

Car :

De tant qu'il a este lave  
Et que de puis s'est ramboue  
Que se n'eust lavement ëu,  
Mesmemen[t] car bien scëu  
Que pis vault le second meffait  
Asses que le premier ne fait (v. 629-634).

Pour mieux souligner ce processus de purification par le feu, on pense que la morsure du feu épargne ce qui est propre et pur :

[Le feu] En ceuz est il actif sens plus  
Qui sont de peches corrompus.  
En moi n'a pechie ne tache,  
Si ne truis qui mal me face.  
(...)  
Un innocent pourroit passer  
Par tout ce feu ci et aler  
Qui ja painne ne sentiroit (v. 3135-3143).

Un *exempla* populaire témoigne de cette immunité de la pureté face au feu :

J'ai entendu parler d'un certain moine qui avait été élevé depuis son enfance dans un monastère et qui n'avait jamais vu de femme. Tandis qu'un certain jour, il chevauchait avec l'abbé, il se produisit que le cheval de l'abbé se déferra et, alors que le forgeron avait projeté au sol un fer chaud, le moine le prit dans sa main sans ressentir la douleur dans sa chair, et son abbé de s'en étonner. La nuit suivante, ils furent hébergés dans une maison de laïcs, [où] une femme tenait un petit enfant ; plein d'étonnement, le moine demanda ce que c'était. La femme lui répondit : « Ceci est la petite vieille que mon mari et moi-même avons faite ». Le moine lui répondit : « En vérité, cette petite vieille est très belle ! » La femme : « Veux-tu que nous fassions ensemble une semblable petite vieille ? » Et le moine, ignorant que c'était un péché, répondit : « Je le veux ». Et il coucha avec elle, à l'insu de l'abbé. Alors qu'ils revenaient sur le chemin de retour, et qu'à nouveau ils devaient ferrer le cheval déferré, l'abbé dit : « Mon fils, saisis le fer » et une fois qu'il l'eut saisi, sa main fut brûlée<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> Tubach, n° 2634, trad. M.-A. WAGNER, *Le cheval dans les croyances germaniques. Paganisme, christianisme et traditions*, Paris, Champion, 2005, p. 787.

Mais passons dans le laboratoire des lavandières, de la théorie scientifique et théologique au registre du quotidien.

## 2. De la lessive

La grande affaire de notre texte, ce sont les lessives. Rappelons d'abord que le mot « lessive », qui est bâti sur *lix* latin (la cendre), désigne l'eau dans laquelle on lave, l'eau de lessive enrichie en particulier de cendres justement, voire de sel. Or, ces procédés rudimentaires et relevant de la sphère des *artes mechanicae* ont un vocabulaire spécifique mais qui tend constamment à être appliqué à des enjeux d'ordre figuré. L'objectif à atteindre par le pèlerin en quête de pénitence s'appelle le « purgement » :

Mes ton bourdon tout droit porte  
Jusqu'a tant que tu aras fait  
Le purgement de ton meffait (v. 3910-3912).

« Purgement » en effet rime avec « sauvement » :

Et qu'en (du lieu de grand froid) istront tuit pelerin  
Qui y sont pour leur purgement  
Et actendent leur sauvement (v. 3920-3922).

Il est vrai que ce « purgement » peut par extension passer par toutes sortes de mortifications, comme par exemple les verges (v. 3956-3957), car :

Moult est grief chose de pechie  
Qui devant la mort n'est purgie (4019-4020).

C'est un topos souvent exploité. On le trouve par exemple chez Villon qui joue avec ces notions de *lessives* et de *lavailles* pour purifier les mauvaises langues<sup>17</sup> :

En riagal, en alcenic rochier,  
En orpiment, [en] salpestre et chaulx vive,  
En plomb boulang, pour mieulx les esmorcher,  
En suye et poix destrempée de lessive  
Faicte d'estront et de pissat de Juisve,  
En lavailles de jambes à meseaux,  
En raclure de piez et vieulx houzeaux,  
En sang d'aspic et drocques venimeuses,  
En fiel de loups, de regnars, de blereaux,  
Soiënt frictes ces langues ennuyeuses !

---

<sup>17</sup> Villon, Testament, CXLI, « Ballade des langues ennuieuses », *Poésies complètes*, éd. C. THIRY, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1991, p. 205.

Le discours englobe différents niveaux ou registres pour illustrer cette nécessaire « purge » : le vêtement, le corps, l'âme, passant allègrement d'un registre à l'autre.

### *Vêtement, corps, âme*

Tel processus appliqué au vêtement ou au corps a des effets spirituels ; le vocabulaire de la buanderie est utilisé pour évoquer des enjeux abstraits, et cela marche. Dame Vérité explique ce qui aurait évité au pécheur les tourments du purgatoire : un bon bain, une bonne lessive dans la buanderie (*lavenderie*) de dame Pénitence :

Car s'a dame Penitance  
Après ses meffais fust ale  
Et a li se fust expose  
Et que se fust fait balier [var. : *baignier*]  
Bien buer et bien fort laver  
En sa grant lavenderie... (v. 1876-1881).

Or, dans la buanderie, on retrouve, ensemble avec l'eau, le feu, ce feu qui chauffe l'eau pour la rendre plus propre à sa fonction purificatrice : elle change de nature et de froide devient chaude. Pour peu que l'on ajoute des cendres, la voilà qui perd de son caractère transparent pour épouser davantage la consistance de la matière à laver. On imagine que ces bouillons sont en tout point comparables aux larmes de repentir du Chevalier au Barisel.

Dame Miséricorde n'est pas en reste et développe cet imaginaire de lavandière dans un discours de défense du Pèlerin qui s'est engagé dans la voie de la réparation ; nous soulignons le vocabulaire spécialisé :

Penitance des l'entree  
Trouva qui li fu livre[e]  
Pour estre sa chamberiere  
Et aussi sa **lavand[i]ere**.  
Së aucune fois se **tachoit**  
Ou **ort** par pechie devenoit,  
A la **lavendiere laver**  
Se faisoit tantost et **buer**. (...)  
Et pose que passast l'eure  
Et feïst trop grant demeure,  
Après ramender le faisoit  
Et plus fort **lexive** vouloit  
Que Penitance li feïst (v. 2111-2124).

Le Baptême lui-même est défini comme un acte de nettoyage qu'on pourrait aussi bien appliquer à un vêtement taché ou à un corps sale. Le malheur, c'est que ce « lavement » n'a

aucun caractère pérenne ; il ne suffit pas « l'eau passer » (v. 593), dit Satan, j'en ai beaucoup qui sont ensuite quand même devenus ma proie :

Bien scai que par l'eaue passa  
Et que dedens on le lava ;  
Mes tantost com cognoissance  
Il ot et aperceance,  
Sa lavëure pou prisä  
Et en l'ordure se bouta (v. 597-602).

Si bien que, comble du paradoxe, « laveure » pourra rimer avec « ordure » (v. 607-608), tandis que l'on tombe dans le vocabulaire de la porcherie, antipode de la buanderie :

Ce fu la truie lavee  
Qui tost refu embouee.  
Cellui ne fu mie advoue  
Qui l'avoit en l'eaue lave.  
Se eüst plëu la laveure,  
Point n'eüst reprins d'ordure,  
Pour quoi te di, prevost Michaut,  
Sa laveure rien ne li vault (v. 603-610).

En effet, aucune lessive ne peut garantir une robe d'être à nouveau salie ; le baptême ne peut empêcher que l'âme soit à nouveau tachée et c'est alors qu'il s'agit d'aller se confesser en répandant des larmes de repentir sincères. Le vocabulaire du lavoir et de la buanderie est déjà employé dans ce registre par saint Bernard : dans son *Sermon sur le Cantique des Cantiques* on lit : « Prosterne-toi, dit-il, sur le sol, embrasse les pieds du Seigneur, apaise-le par tes baisers ; inonde-le de larmes qui ne le laveront pas, Lui, mais te laveront, toi, et tu deviendras l'une de ces brebis tondues qui remontent du lavoir<sup>18</sup> ». On apprécie naturellement la comparaison ! Or, l'eau des larmes, l'eau de lessive, toutes deux elles sont salées...

### ***L'emblématique sel***

Une des occurrences les plus marquantes du texte dans notre perspective contient une allusion au sel, à des *lessives salées* qui seraient redoutablement efficaces ; en d'autres termes, le sel ajoute quelque chose à l'eau qui en accentue les vertus naturelles. Là encore, le constat s'enracine dans le réel le plus quotidien : nous avons vu que l'eau de lessive, pour être efficace, est enrichie soit de cendres, soit de sel ! Le sel constitue une lessive de choix, depuis Aristote on vante ses vertus en buanderie : « Le sel de l'eau, par sa chaleur originelle, acquiert une vertu purificatrice comme la cendre. Il peut laver des vêtements, ce que rapporte Aristote

---

<sup>18</sup> Saint Bernard, *Sermon sur le Cantique des Cantiques, Œuvres mystiques*, trad. A. BÉGUIN, Paris, Le Seuil, 1953, p. 101.

en affirmant que les habitants autour de la mer Morte plongent leurs habits dans l'eau et les secouent pour les nettoyer<sup>19</sup> ». Dans l'Ancien Testament, Élisée jette du sel dans une fontaine aux eaux gâtées pour les assainir (IV, Rois 2, 20-21).

La coutume carnavalesque que l'on rencontre notamment dans le *Fauvel*<sup>20</sup> où l'on s'amuse à jeter du sel dans les puits constitue probablement une inversion burlesque de ces rites de purification (*l'autre getoit le sel au puis, L'un getoit le bren aus visages*, v. 738-39). Dans le Béarn comme dans toute l'Europe (aux Pays-Bas notamment) est attestée cette pratique consistant à jeter du sel dans le feu pour écarter les démons<sup>21</sup> ; dans l'Isère des années 1960, c'est dans le poêle qu'on le jette<sup>22</sup>. Le sel est l'antidote par excellence contre les puissances occultes. C'est pourquoi il entre dans de nombreux rituels funéraires : en Irlande, il faut manger du sel pendant les veillées funèbres ; en Ecosse et au pays de Galles, on place sur le corps du mort une assiette remplie de sel dans lequel on pique une bougie pour chasser le mauvais sort<sup>23</sup>. Enfin, le diable a peur du sel, là encore des rituels apotropaiques à travers le monde entier en attestent la croyance<sup>24</sup>. Dans le *Marteau des Sorcières* on rencontre un homme de Ratisbonne qui était « l'objet de sollicitation charnelle de la part du diable sous forme de femme. Très anxieux de ce que le diable ne voulait pas lâcher prise, il lui vint à l'esprit, à lui pauvre homme, qu'il devait se défendre en prenant du sel comme on le lui avait dit dans la prédication. Il prit un peu de sel en entrant dans l'étuve du bain public. La femme alors le regarda d'un œil torve et (quel diable le lui avait appris ?) disparut en l'injuriant<sup>25</sup>. » Enfin, pendant l'Antiquité, « le sel (...) était jeté sur l'emplacement d'une ville rasée, pour en écarter les démons. Tel fut, dit-on, le sort de Carthage<sup>26</sup>. » D'ailleurs, l'absence de sel sur la table était un mauvais présage, le sel étant un symbole d'amitié.

---

<sup>19</sup> J. DUCOS, « Eau douce et eau salée », D. JAMES-RAOUL, C. THOMASSET (dir.), *op. cit.* (notre note 2), p. 127. Aristote, *Météorologiques*, éd. et trad. P. LOUIS, 1982, t. I, II, 3, 359a, p. 68.

<sup>20</sup> *Fauvel* est constitué de trois œuvres : les deux premiers livres sont désignés comme « version A » ; une seconde version, E, qui est plus exactement un troisième livre, rédigée par Chaillou de Pestain, se trouve intercalée. C'est cette version qui développe le motif du charivari ; elle comporte un volet iconographique important. Éditions : A. LANGFORS, *Le Roman de Fauvel de Gervais du Bus*, Paris, 1914 -1919 (SAFT 63) ; édition A. STRUBEL, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2012. Voir aussi K. UELTSCHI, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008, p. 199 et sq.

<sup>21</sup> Cf. J. PALOU, « Le sel et la sorcellerie », M. MOLLAT (dir.), *Le rôle du sel dans l'histoire*, Paris, P.U.F., 1968, p. 279.

<sup>22</sup> Ch. JOISTEN, *Êtres fantastiques. Patrimoine narratif de l'Isère*, Grenoble, Musée dauphinois, 2005, p. 124.

<sup>23</sup> Cf. J. PALOU, « Le sel et la sorcellerie », M. MOLLAT *op. cit.*, p. 280-281.

<sup>24</sup> Voir aussi J. TOUSSAERT, « Le sel dans la liturgie », M. Mollat (dir.), *op. cit.*, p. 291.

<sup>25</sup> *Malleus Maleficarum* : Henry Institoris, Jacques Sprenger, *Le Marteau des Sorcières (Hexenhammer)*, 1486, Munich, 1982 (1908). Traduit du latin par A. DANET, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1990, II, p. 263-264.

<sup>26</sup> J. PALOU, art. cit., p. 277.

Le sel nettoie et purifie. Dans une perspective médicale, Vincent de Beauvais recommande, pour soigner aussi bien les maladies nerveuses (liées à quelque tâche) que l'obésité (accumulation de matière corporelle) non seulement de boire beaucoup, mais encore de prendre des bains « dans trois sortes d'eau qui contiennent du sel, du nitrate et du soufre<sup>27</sup>. » De même, Barthélemy l'Anglais<sup>28</sup> souligne ce paradoxe : l'eau de mer ne peut être consommée par l'homme, mais en revanche non seulement permet aux poissons d'y vivre mais encore de guérir bien des malades humaines, les gouteux notamment et ceux atteints d'ulcères ou d'exémas, et bien d'autres choses encore (*sanat enim hydropicos, ulcerosos et alios scabiosos, ut dicit Constantinum, et multos alios curat*<sup>29</sup>).

Mais le sel est également un produit du corps humain, on l'a déjà vu, il est présent non seulement dans les déchets (sueur, urine) mais également dans les larmes purificatrices qui nettoient le corps et l'âme d'un péché. À la fois cause d'impureté (déchet) et remède (l'eau salée des larmes) ces deux aspects du sel coïncident dans une logique analogique ainsi que dans une *coincidentia oppositorum* parlantes. *Similia similibus curantur* : en effet, « sueur, urine ou même excrément sont toujours présents comme explication analogique de la salure<sup>30</sup> ». Cette ambivalence du sel est bien développée dans la tradition médiévale qui s'appuie sur l'Ancien Testament : le sel sauve de la corruption, et en même temps il est un agent de stérilité, donc de malédiction (Psaume 107, 33-34). Deut ; XXIX, 28 ; Ecclés. XXXIX, 23). De même dans le Livre de Tobie (VI, 1-9) on récupère les ouïes du monstre marin ayant voulu dévorer Tobie pour les utiliser comme médicament *au même titre que du sel*. « La puissance divine a repris au prince du mal un élément dont il a fait un remède<sup>31</sup>. »

L'édifice est pour ainsi dire verrouillé à travers une dernière caractéristique du sel, ses vertus conservatrices : le sel empêche proprement les denrées fraîches, en premier lieu la viande, de se corrompre. L'analogie est parlante, surtout à une époque qui se plaît à peindre l'inévitable putréfaction du corps pour mieux attirer l'attention sur l'importance de la purification permanente de l'âme, ce à quoi renvoient notamment les « lessives salées » de Digulleville qui constituent en fait à la fois une allusion au baptême et aux larmes de contrition qui conditionnent et permettent l'absolution du pécheur et dont se plaignent

---

<sup>27</sup> *Speculum doctrinale*, 12, 18 et 24. S. SCHULER, « Les rives médiévales du savoir aquatique dans les compilations d'histoire naturelle et l'encyclopédie universelle du bas Moyen Âge », D. JAMES-RAOUL, C. THOMASSET (dir.), *op. cit.* (notre note 2), p. 41.

<sup>28</sup> *De rerum proprietatibus*, Francfort, 1601, p. 570.

<sup>29</sup> Cité par C. THOMASSET, « De la Bible à Albert le Grand », D. JAMES-RAOUL, C. THOMASSET (dir.), *op. cit.*, p. 67.

<sup>30</sup> J. DUCOS, art. cit. p. 127.

<sup>31</sup> J. TOUSSAERT, art. cit. (notre note 24), p. 292-293.

justement les diables puisque chaque être « lavé » reçoit un ange gardien contre lequel ils sont impuissants :

Que li est fait li lavemens  
De ces lexives salees  
De Grace Dieu ordenees (v. 370-371).

En effet, dans la liturgie catholique, le sel est un *sacramental* et entre notamment dans l'eau bénite, dans les cendres, l'huile, le vin<sup>32</sup>. La Bible exploite dès les premiers textes les caractéristiques matérielles du sel à des fins symboliques et liturgiques. On lit dans le Lévitique (II, 13) : « Tu mettras du sel sur toutes tes offrandes ; tu ne laisseras point ton offrande manquer de sel, signe de l'alliance de ton Dieu ; sur toutes tes offrandes tu mettras du sel ». Le pacte de sel renvoie au pacte éternel avec Dieu (*Pactum salis est sempiternum*, Nombres, XVIII, 19). Dans le Nouveau Testament, le Christ dit à ses disciples dans le sermon sur la montagne (V, 13-14) : « vous êtes le sel de la terre... ».

### Conclusion

Tout ce qui tourne autour de l'eau et de la buanderie est apte à englober les registres à la fois du quotidien et du symbolique dans une simultanéité confondante, permanente. Dans un récit de voyage de la fin du XV<sup>e</sup> siècle comme en écho à ce que nous venons de développer il est question des bienfaits *physiques* qu'éprouvent des pèlerins exténués en se lavant dans les eaux du Jourdain, fleuve biblique aux eaux baptismales primordiales si on peut dire puisque Jean-Baptiste y a non seulement baptisé les tout premiers convertis mais le Christ lui-même.

« Nous nous dirigeâmes alors vers le fleuve, et un des Cordeliers récita des oraisons, puis certains pèlerins se déshabillèrent et se baignèrent tout nus, et parmi eux le seigneur de La Guerche. A la sortie de son bain, il se sentit moins las qu'il n'était en y entrant, étant donné la fatigue qu'il avait éprouvée, et il se sentit plus frais ainsi qu'il me le dit comme à toute la compagnie<sup>33</sup>. »

Digulleville réussit ainsi cette prouesse assez remarquable de ne jamais dissocier corps et âme, réalité quotidienne et enjeux eschatologiques grâce à ces eaux communicantes si j'ose

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 296. Le contact avec un peu de sel entrainé dans le rite de préparation au baptême des catéchumènes ensemble avec le signe de croix dont on marquait leur front. Cf. par exemple saint Augustin : « [Ma mère] eut le soin de me faire marquer du signe de la Croix sur le front, en me mettant au nombre des Catéchumènes, et de me faire goûter ce sel divin et mystérieux, qui est une figure de la vraie sagesse », *Confessions*, éd. PH. SELLIER, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, p. 45-46.

<sup>33</sup> *Récit anonyme d'un voyage à Jérusalem*, dans *Croisades et pèlerinages*, dir. D. REGNIER-BOHLER, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997, p. 1196.



dire qui en abolissent les cloisons ou les rendent perméables. On peut y voir une simple technique d'argumentation didactique, bien sûr, et c'en est une, mais on peut aussi y lire une singulière intelligence des interdépendances entre corps et dimension mentale, ainsi qu'une illustration autant poétique que morale à mon sens de la belle théorie des correspondances du Moyen Âge.

Karin Ueltschi  
Université de Reims - CRIMEL